

Théâtre à l'écran

Marco de Blois

Numéro 90, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Blois, M. (1998). Théâtre à l'écran. *24 images*, (90), 20–20.

THÉÂTRE À L'ÉCRAN

PAR MARCO DE BLOIS

Le hasard fait que deux documents audiovisuels liés au théâtre ont fait leur apparition cet automne. Réalisé par Jean-Claude Coulbois, *Un miroir sur la scène* est une suite de deux émissions de télévision qui fait revivre les trente dernières années

commun de remettre en scène le théâtre plutôt que de simplement le mettre en conserve, et aussi de s'attaquer à des objets démesurés, soit 30 ans d'histoire ramenés à deux heures de télé dans un cas, et sept heures de spectacle condensées en une heure dans l'autre.

Les deux se heurtent à certaines limites, mais s'acquittent néanmoins de leur tâche avec savoir-faire.

Coulbois fait le pari que le théâtre québécois constitue un miroir des bouleversements du Québec moderne depuis 1967. On a souvent fait des lectures socio-historiques du cinéma d'ici, mais, sauf erreur, elles sont relativement rares en théâtre. La première émission, *L'affirmation*, s'avère fascinante. S'appuyant sur plusieurs témoignages, Coulbois s'attarde notamment à l'utopie du discours égalitaire des années 70. Ce mouvement a mené à une profusion de créations col-

lectives qui ont été rapidement mises en cause parce que, comme vient l'expliquer Jean-Pierre Ronfard, elles finissaient par se ressembler toutes et cela devenait un frein à la création. Le moment le plus fort est l'analyse de *Sainte-Carmen de la Main*, de Michel Tremblay, qui fait un parallèle entre la chanteuse country Carmen et René Lévesque. Le réalisateur montre comment la popularité, l'ascension et la chute de Carmen, que la direction du bar choisit de remplacer par une vedette exotique, anticipe l'élection du Parti québécois de 1976, l'échec du référendum de 80 et la mise au rancart de René Lévesque par ses alliés. On prend toujours plaisir à discuter des idées fortes, et nul doute que celles de Coulbois en font partie. Par contre, la deuxième émission, *Le questionnement*, sur les années 80, s'avère moins concluante, puisque les lignes directrices sont moins nettes, d'où une impression de bricolage hasardeux tentant de lier diverses tendances (théâtre de l'image, des minorités, danse-théâtre, etc.). Néanmoins, l'impressionnante recherche archivistique vaut à elle seule le visionnement et les témoignages sont nombreux et révélateurs (on retient notamment les interventions de Pol Pelletier sur le théâtre des femmes). Bien que d'une exécution classique, ce double prouve qu'on peut faire de la télévision sans mourir idiot; mille pardons à Yves Rousseau de lui avoir chipé le sujet d'un article. Quant à Francis Leclerc, il donne une forme cinématographique au monumental *work in progress* de Robert Lepage. Ses *Sept branches de la rivière Ota* retracent le réseau existant entre sept personnes qui, bien que vivant à des époques et des endroits différents, ont tous en commun d'avoir un lien, parfois indirect, avec une Japonaise ayant perdu la vue par suite de l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima. On recon-

naît ici la manie qu'a Lepage de faire des rimes avec des objets dissemblables (découpage du corps et du territoire dans *Le polygraphe*), ce qui se transforme parfois chez lui en calembours tournant à vide. N'ayant pas vu la production théâtrale, l'auteur de ces lignes peut difficilement comparer, mais on retrouve ici le formalisme coquet du Lepage réalisateur. Le film porte sa «cérébralité» comme un œillet à la boutonnière, et Leclerc, tout en maîtrisant techniquement la réalisation, n'arrive pas à donner un poids aux visions cosmogoniques un brin mystifiantes de Lepage. Construit en sketches de courte durée, *Les sept branches de la rivière Ota* comporte de bons moments — on retient la parodie d'une interview télévisée illustrant le cynisme et l'indifférence des médias —, mais la complexité formelle un peu tape-à-l'œil (ah! ces travellings à la steadycam!) a comme effet d'assujettir l'émotion aux pirouettes techniques. Il y a toutefois chez Leclerc un sens de la mise en scène qui fait qu'on demeure attentif à la suite.

À une époque où le cinéma québécois arrive difficilement à trouver son souffle et à justifier sa survie, ces deux productions présentent l'intérêt et la pertinence d'affirmer qu'il y a aussi chez nous un théâtre qui produit encore des chefs-d'œuvre et avec lequel devraient se familiariser plusieurs de nos cinéastes. Si Claude Fournier n'était pas cinéaste, lui permettrait-on de faire du théâtre? La question est lancée. ■



PHOTO: FRANCIS LECLERC ET SÉBASTIEN GROS

Reina Yussa dans *Les sept branches de la rivière Ota*.

du théâtre québécois, tandis que *Les sept branches de la rivière Ota* est une adaptation cinématographique signée Francis Leclerc de la pièce éponyme de Robert Lepage. Si Coulbois s'attaque au général (l'histoire) et Leclerc, au particulier (une seule pièce), l'une et l'autre ont néanmoins en